

Définition et démonstration

Ali Benmakhlouf

PID_00159014



Universitat Oberta
de Catalunya

www.uoc.edu

Sommaire

Introduction.....	5
1. Les quatre questions.....	7
2. La définition se réduit-elle à une démonstration ?.....	9
3. La définition dérive-t-elle d'une démonstration ?.....	11
4. La définition dérive-t-elle de la méthode par division ?.....	12
5. Méthode par division et enthymème.....	13
6. La définition dérive-t-elle de sa description ?.....	15
7. La définition dérive-t-elle d'un syllogisme hypothétique ?.....	16
8. Les difficultés propres à la définition.....	17
9. La distinction entre l'essence et ce qui est extérieur à l'essence.....	18
10. La définition est un énoncé un par essence.....	19

Introduction

Nous nous proposons ici de suivre le *Commentaire moyen* qu'Averroès a rédigé sur les dix premiers chapitres du second livre des *Seconds Analytiques* d'Aristote. Il y est question de définition et de démonstration. Sachant ce qu'est une démonstration, sachant aussi qu'elle est la plus haute forme de connaissance, on peut se demander si d'autres procédés de connaissance, comme la définition, s'y réduisent. Mais la question ne porte pas seulement sur la possible réduction de la définition (*hadd*) à la démonstration (*burhân*), mais porte aussi, plus généralement, sur la possibilité d'obtenir une définition par dérivation (*istinbât*) à partir de différents procédés comme la méthode par division, le syllogisme hypothétique, l'induction, l'ostension.

Commentaire moyen

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book.

1. Les quatre questions

Les quatre questions qui ouvrent la seconde partie des *Seconds Analytiques* sont ainsi reformulées par Averroès : La **première question** est une question composée et porte sur le point : « Est-ce que telle chose est ceci ? ».

La **deuxième question** est aussi une question composée et porte sur le pourquoi : « Pourquoi telle chose est ceci ? ». Il y a une préséance entre ces deux questions. La question du pourquoi ne peut venir qu'après l'établissement du fait :

« (la deuxième) ne peut que suivre la première – j'entends qu'il ne peut être demandé pour tel sujet pourquoi tel prédicat lui appartient que si nous avons montré que tel prédicat lui appartient. »

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (pp. 137-138).

Les deux autres questions sont toutes deux des questions simples : La **troisième question** porte sur l'existence d'une chose dans l'absolu : « Est-ce que telle chose est ? ». La **quatrième question** porte sur l'essence : « Qu'est-ce qu'est cette chose ? ». Notons là encore qu'il y a un ordre des questions : on ne pose la question de l'essence (4^e question) d'une chose qu'après avoir montré son existence (3^e question).

Mais Averroès souligne qu'il est une autre façon d'aborder ces questions deux par deux. Si nous envisageons ensemble la première et la troisième, nous nous posons un problème d'existence et si nous prenons ensemble la deuxième et la quatrième, nous nous posons un problème d'essence. Ainsi la première et la troisième nous permettent d'établir l'**existence** d'un moyen terme, mais si, après avoir établi cette existence, nous ne **savons pas** qu'il est cause, nous tentons à travers la deuxième et la quatrième question de **connaître** le moyen terme comme une cause.

« En exemple de cela, si nous demandons : est-ce que la lune s'éclipse ou non ? Nous ne faisons que rechercher un moyen terme qui soit cause de l'existence de l'éclipse en elle-même. Et si nous avons pu établir l'existence de l'éclipse en elle-même par l'existence d'un moyen terme et que celui-ci n'est pas la cause de l'éclipse, nous nous demandons alors : pourquoi s'éclipse-t-elle ? Et cela n'est rien d'autre que de rechercher la connaissance de ce qu'est le moyen terme par nature, savoir la cause de l'éclipse. »

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 139).

Pour résumer ce premier mouvement de réflexion, on peut dire que pour toute question, qu'elle soit simple ou composée, il y a une recherche du moyen terme qui se trouve être la cause, une cause dont on établit l'existence et dont on a la connaissance.

2. La définition se réduit-elle à une démonstration ?

Le commentaire relatif au passage qui ouvre le chapitre 3 (90a35 –90b1) indique le programme de recherche. De quoi s'agit-il ? Averroès nous indique que maintenant que nous savons quel chemin nous permet « d'établir l'existence d'une chose, de façon démonstrative, ainsi que sa cause », autrement dit, une fois que l'existence et la connaissance du moyen terme sont fixées, il reste à chercher « le chemin par lequel nous parvenons à établir l'essence d'une chose – qui est la définition –, savoir ce qu'est la définition et de quoi il y a définition ».

Ainsi, l'énigme réelle porte sur la définition et non sur la démonstration. Il y a un savoir connu de la démonstration et tout le problème est de savoir si la définition se ramène à ce savoir connu ou non. Cela va se faire en **deux étapes, l'une universelle, l'autre existentielle** :

- 1) « Toutes les choses qui sont connues par la démonstration sont-elles ces choses-mêmes que l'on connaît par définition, de sorte qu'elles sont connues par leur moyen. »
- 2) « Si tel n'est pas le cas, peut-il ou non exister quelque chose qui soit connu à la fois par démonstration et par définition, d'un même point de vue ? »

Concernant la **première étape**, Averroès, fidèle à Aristote, indique que la réponse est négative : il n'y a pas de définition de tout ce dont il y a démonstration **(a)** et il n'y a pas démonstration de tout ce dont il y a définition **(b)**.

Dans le premier cas **(a)**, il est facile de montrer qu'il y a des démonstrations dont les conclusions peuvent être négatives ou particulières, or les définitions sont toujours affirmatives et universelles. Quant au second cas **(b)**, il est aussi aisé d'indiquer qu'il y a des choses dont on propose des définitions sans pouvoir les démontrer comme les principes des démonstrations, car si les principes de démonstration étaient à leur tour démontrables, nous aurions une régression à l'infini.

Reste la **seconde étape**, l'étape de type existentiel. Elle comprend plusieurs arguments qui conduisent tous à la même conclusion : il n'y a rien qui puisse être connu d'un même point de vue par définition et par démonstration. Averroès dénombre **cinq arguments** dans cette seconde étape :

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 141).

Rappel

L'argumentation de ce point a déjà été donnée dans le premier livre (72 b 5-73 a 20) et Averroès y renvoie de même.

1) Une chose qui se montre par démonstration ne peut pas être démontrée également par un autre procédé que la démonstration. Si une chose pouvait être montrée par démonstration et par définition, cela signifierait « qu'il existe quelque chose qu'on peut montrer par démonstration et par quelque chose d'autre qu'une démonstration. Ce qui est absurde. Cela permet de se constater par la voie inductive : si nous examinons les choses que nous avons montrées par démonstration, nous ne trouverons rien en elles qui puisse être montré par définition, que ces choses soient essentielles ou accidentelles ».

Ce premier argument est un raisonnement par l'absurde qui conforte le procédé démonstratif : si une chose pouvait être connue par démonstration et sans démonstration, le procédé démonstratif serait superflu.

2) La définition nous fait connaître l'essence d'une chose, alors que les « démonstrations nous font connaître ce qui est extérieur à l'essence d'une chose, savoir les accidents essentiels ».

3) Quand l'arithméticien pose la définition de l'unité, il ne lui revient pas de démontrer l'existence de la définition en ce qui concerne le défini. Il pose sa définition et assume son existence pour le défini sans avoir à démontrer cette existence.

4) Les démonstrations se construisent selon des prédications (*haml*), alors que les définitions se construisent sur le mode de la stipulation (*ichtirât*) et de l'enchaînement (*taqyyîd*). Dans une définition, les parties ne font pas l'objet de prédications les unes par rapport aux autres, mais s'enchaînent, alors que dans une démonstration, il y a un emboîtement de parties selon l'appartenance ou l'inclusion ; cela nous fait donc dire que les parties de la démonstration font l'objet d'une préséance les unes par rapport aux autres.

5) Enfin, la définition ne diffère pas de la démonstration comme diffère le général du particulier. Or une démonstration peut différer d'une autre sur ce mode : la démonstration qui établit que le triangle isocèle a deux côtés égaux est particulière et entre dans la démonstration générale qui établit cette propriété pour tout triangle. « Si la définition différait de la démonstration sur ce mode, les choses qui, en elles, ont le statut de sujet, auraient alors leurs parties emboîtées, si bien qu'une partie d'une chose en elle-même ? serait plus générale qu'une autre, ce qui est absurde. C'est pourquoi la démonstration et la définition ne diffèrent pas l'une de l'autre dans le sens que l'une est comprise dans l'autre et la science acquise à laquelle elles donnent lieu n'est pas une science une, d'une même chose, et d'un même point de vue ».

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis ki-tâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 142).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis ki-tâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (pp. 142-143).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis ki-tâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 143).

3. La définition dérive-t-elle d'une démonstration ?

Les deux étapes se concluent donc négativement. Reste à examiner le chemin par lequel nous parvenons à la définition, car si la démonstration et la définition ne donnent pas lieu à une même science, peut-être que l'une (la définition) se produit grâce à l'autre (la démonstration). Mais, ce chemin ne saurait être la démonstration, car la démonstration est un syllogisme et « le syllogisme ne peut avoir lieu que par un moyen terme ». Par ailleurs, dans une définition, les termes sont convertibles selon la réciprocité ; si un syllogisme de la définition était possible, il faudrait alors que le terme majeur, le terme mineur et le moyen terme soient dans les prémisses et la conclusion du syllogisme des termes réciproques. Or, si la réciprocité est une contrainte dans le cas de la définition, elle ne l'est pas dans le cas du syllogisme : dans le cas des prémisses d'un syllogisme il suffit que le prédicat existe pour le sujet, non qu'il soit en réciprocité avec lui. Il y a des contraintes de définition que la démonstration n'a pas à respecter. Si on maintient l'exigence de la réciprocité dans le syllogisme, on aura une **pétition de principe** (*musâdara*), à la manière dont on a pu dire que l'âme est un nombre qui est son propre moteur. La pétition de principe se construit comme suit : l'âme est (cause de la) vie ; ce qui est cause de la vie est un nombre qui est son propre moteur ; l'âme est son propre moteur.

Si donc dans les prémisses d'un syllogisme, les termes ne sont pas convertibles selon la réciprocité, nous n'avons pas de définition et s'ils sont convertibles selon la réciprocité, nous n'avons plus de syllogisme, vu que, dans un syllogisme, le terme majeur est plus général que le moyen terme. Si les deux conditions de la définition sont réunies (expression de l'essence et réciprocité), tout au plus pourrait-on avoir ce qu'Aristote appelle une pétition de principe : on suppose ce qu'on est censé prouver.

Note

Averroès attribue par erreur cette thèse à Platon alors qu'il s'agit plutôt de Xénocrate.

4. La définition dérive-t-elle de la méthode par division ?

Le chemin emprunté par le syllogisme ne donne tout au plus qu'une pétition de principe. Nous restons donc avec notre question : peut-on dériver (*istanbata*) une définition par un moyen tel que la division ? La notion de **dérivation** nous impose de dire qu'une chose inconnue est dérivée d'une chose connue. Mais ce moyen se révèle aussi un échec, car la chose dérivée que l'on cherche à obtenir ne peut pas être concédée (*mustaslîma*), elle doit au contraire s'imposer à partir des choses qui, elles, ont pu être concédées. Or, dans une division, « Ce qui en est rassemblé et les choses, qui sont posées en elle, sont sur le même mode (*'alâ watîratin wahîda*) », c'est-à-dire que tout est concédé dans une division, rien n'est déduit. Ainsi, si nous voulons montrer au moyen de la division que tout homme est un animal pédestre bipède, nous concédons l'ensemble de ces caractéristiques sur le même mode que la concession qui est faite pour chaque partie de la division. Il n'y a là aucune dérivation. Or conclure ne consiste pas en cela.

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân* (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques'), texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 145).

5. Méthode par division et enthymème

Averroès ajoute quelque chose qui peut *a priori* sembler troublant : « La voie de la division, si elle n'est pas syllogistique, est cependant très utile dans le syllogisme ». Comment faut-il entendre cela ?

Averroès souligne que les caractéristiques obtenues par division peuvent chacune être obtenue par moyen terme. Si nous prenons l'exemple de « L'homme est un animal pédestre bipède », il peut se faire que nous démontrions dans un syllogisme que l'homme est un animal, puis dans un autre syllogisme qu'il est pédestre, puis dans un autre encore qu'il est bipède, de sorte que se trouve « rassemblée pour nous dans les conclusions de ces syllogismes la définition de l'homme, à savoir que c'est un animal pédestre bipède ».

Certes, il faut pour cela satisfaire à certaines conditions : 1) que les genres « divisifs » prédiqués de la chose soient connus ; 2) qu'il n'y ait pas d'erreur dans la manière dont les genres se divisent en différences, c'est-à-dire qu'il n'y ait ni ajout, ni retranchement. Si ces conditions sont satisfaites, la définition par division se fait alors sur un mode nécessaire, bien que le chemin emprunté ne soit pas celui du syllogisme.

Il n'y a pas à s'étonner de cela, car il y a des sciences apparentées et cependant distinctes : la science acquise par induction n'est pas celle qui est acquise par syllogisme et cependant il y a là une parenté :

« [...] de même que l'homme a besoin de justifier l'existence d'une conclusion qu'il pose sans moyen terme, ni cause, par l'existence d'une cause et d'un moyen terme, de même celui qui utilisant selon la division un propos rassemblé et le posant sans la division, a besoin de justifier en faisant appel à cette division s'il est interrogé sur sa cause – par exemple, quelqu'un pose que "l'homme est un animal rationnel mortel". On lui demande : pourquoi est-il un animal rationnel mortel ? Il répondra : car tout animal ne peut manquer d'être ou rationnel ou non rationnel et l'homme n'est pas non rationnel, il est donc rationnel, or tout rationnel ne peut manquer d'être ou mortel ou non mortel et l'homme n'est pas non mortel, il est donc mortel. C'est là la voie de la justification par la division, ainsi que la réponse à la question et la parenté qu'il y a entre elle et le syllogisme. On a donc montré que la définition peut être dérivée par la voie de la division mais ne peut l'être par la voie de la démonstration absolue. »

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 147).

Le commentaire du chapitre 5 qu'Averroès présente ici ne peut manquer d'étonner le lecteur d'Aristote. Comment peut-il y avoir une dérivation dans le cas d'une définition, même s'il ne s'agit pas d'une dérivation démonstrative ? Comment peut-on justifier positivement la méthode par division alors que de

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 146).

nombreux textes d'Aristote ne cessent d'en indiquer les failles ? Peut-on assimiler l'ellipse d'une prémisse dans l'enthymème dont parle Aristote (91b37) à l'ellipse d'une division dans une définition ?

Averroès a choisi de donner une telle orientation à son commentaire parce qu'il a valorisé le cas de la définition par division qui se fait continûment sans ajout ni retranchement du genre divisible jusqu'à la différenciation ultime et indivisible. Il y a dans ce cas une nécessité, une nécessité qui n'est pas celle d'une conclusion de syllogisme, mais que l'on fait apparaître en restituant les causes implicites. Mais ce choix d'Averroès ne menace pas la ligne générale de l'argumentation, à savoir qu'**on ne peut pas dériver une définition par la méthode de la division** : dans la majorité des cas, ce que nous concédons est loin de s'imposer à nous.

6. La définition dérive-t-elle de sa description ?

Le commentaire du début du chapitre 6 est très instructif. Averroès y indique qu'on ne peut pas non plus dériver une définition à partir de sa description. Celui qui veut faire cela utilise le caractère succinct et bref de la description et prétend dériver la définition à partir de là. Mais déployer une définition n'est pas la dériver. Entre une description et une définition, il n'y a que la distance rhétorique entre le succinct et le déployé. Dire que « L'homme est un animal rationnel mortel » et prétendre faire de cette proposition la majeure d'un syllogisme, conduit à une erreur car on a là la définition-même ; la mineure ne nous donnerait que la même chose par pétition de principe, à savoir que le moyen terme est la définition elle-même (animal rationnel mortel) et le terme mineur le défini (l'homme). Le syllogisme ne peut remplir ici la fonction dévolue à la définition, à savoir d'indiquer qu'elle est en adéquation avec le défini.

« De même qu'on ne peut faire usage de la définition du syllogisme pour montrer que tel propos est un syllogisme en disant que le rapport d'une de ses prémisses avec l'autre est comme le rapport du tout à la partie, de même on ne peut faire usage de la définition de la définition pour montrer que tel propos est une définition. »

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 148).

Une définition ne dit pas d'elle-même que c'est une définition sous la forme syllogistique.

7. La définition dérive-t-elle d'un syllogisme hypothétique ?

Le deuxième argument du chapitre 6 consiste à écarter, là encore, la possibilité d'une dérivation de la définition par syllogisme hypothétique. Il s'agit encore, comme précédemment, de la possibilité ou non de dériver une définition d'une autre. L'argument suivant « Si le mal est divisible et dissemblable alors le bien est non divisible et non dissemblable » repose sur le *topos* selon lequel les définitions des contraires sont des contraires. Mais nous avons là encore une pétition de principe, car la science des contraires étant une et la même, connaître la définition d'un contraire c'est aussitôt connaître la définition de l'autre. Il n'y a donc pas de dérivation de l'un à l'autre mais une commune possession des deux définitions. Ce que l'on peut dériver à partir d'une définition, dans un syllogisme donné, n'est pas une définition, mais une proposition qui énonce un fait ou une propriété, conformément à la première des questions par lesquelles ce second livre commence : la question du point : « Est-ce que ceci appartient à cela ? » et non selon la quatrième question, qui est une question portant sur l'essence. Il n'y a donc pas de syllogisme de l'essence.

Le chapitre 6 se termine par un rappel des deux résultats relatifs à la méthode par division et au syllogisme hypothétique : dans les deux cas, la dérivation de la définition pose problème car elle ne s'impose pas comme s'impose à nous la conclusion d'un syllogisme. Dans le cas du syllogisme hypothétique, la reformulation de la définition ne peut s'apparenter à une conclusion de syllogisme et dans le cas de la méthode par division, les prédicats réunis ne sont pas dérivables des différents prédicats isolés selon un schéma infaillible : l'homme peut être musicien et bon sans être un bon musicien. Averroès renvoie explicitement au livre du *Peri Hermeneias*. En effet, au paragraphe 61 du *Commentaire* qu'il a fait de cet ouvrage, on peut lire ceci :

« Nous disons donc qu'il n'y a pas d'obligation à ce que tous les prédicats qui sont tenus pour vrais isolément soient tenus pour vrais réunis. »

Averroès (2000). *Commentaire moyen sur le De Interpretatione*, trad. française par A. Benmakhlouf et S. Diebler. Paris : Vrin (p. 127).

8. Les difficultés propres à la définition

Le chapitre 7 du *Commentaire moyen sur les Seconds Analytiques* résume les différentes difficultés rencontrées dans la recherche de la définition. Averroès souligne que toutes les formes de dérivation ont échoué : la définition n'est obtenue ni par syllogisme, ni par division, ni par induction, ni par ostension. Ces deux derniers procédés sont écartés car :

- L'induction montre l'universel à partir de ses particuliers, alors que la définition ne convient pas aux choses particulières.
- L'ostension n'est possible que pour le sensible et la définition n'est pas quelque chose de sensible.

D'autres difficultés sont à noter : les définitions ne peuvent pas se réduire à de simples élucidations de sens, car celui qui définit ne peut proposer de définition que s'il s'assure à l'avance que la chose définie existe, car si tel n'est pas le cas, son travail ne consiste qu'à explorer des mots et à élucider les uns au moyen des autres. Signifier n'est pas définir. Mais d'autre part, la science de la définition est une, elle ne peut porter à la fois sur l'essence et sur l'existence. C'est bien plutôt le rôle de la science démonstrative de montrer l'existence et celui de la définition de montrer l'essence : « La notion de définition d'une chose et celle de son existence sont des notions différentes ».

La définition ne comprend donc pas en elle-même l'existence du défini : dire que le cercle est une figure dont tous les points sont équidistants à partir du centre n'est pas dire que le cercle existe. Par ailleurs, si la définition ne comprend pas l'existence, elle devient purement nominale et cela ne convient pas non plus. Deux raisons se conjuguent ici selon Averroès. Si la définition ne comprend pas l'existence : 1) cela ouvre la voie à la définition de ce qui n'existe pas. La définition n'est alors que signification ou exploration du sens des mots ; 2) tout propos composé aurait le statut d'une définition, « Les propos des poètes et des rhéteurs seraient tous des définitions car ils auraient la même puissance que les mots isolés. De même que les démonstrations n'ont pas pour but qu'un mot signifie ou ne signifie pas, il se doit d'en être ainsi également pour les définitions ».

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 151).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 152).

9. La distinction entre l'essence et ce qui est extérieur à l'essence

Face à tant de difficultés, il convient, comme il est indiqué dans le commentaire du chapitre 8, de reprendre les choses autrement, voire même de « commencer autrement » (*ibtidâ' âkhar*) (p. 152).

En résumé

Les résultats obtenus jusqu'ici sont les suivants :

- 1) Il n'y a pas une notion une de la définition et de la démonstration.
- 2) Il n'y a pas pour chaque chose un syllogisme approprié.
- 3) La définition ne montre pas qu'une chose existe.
- 4) La définition ne dit pas d'elle-même qu'elle est une définition de la chose qu'elle définit.

La question demeure de savoir s'il est possible de trouver un syllogisme qui nous donnerait l'essence d'une chose ainsi que sa cause, comme il a été possible de trouver un syllogisme qui nous donne l'existence d'une chose ainsi que sa cause. Le premier cas envisagé est que le moyen terme soit l'essence elle-même. Averroès rappelle qu'il a déjà été montré que nous n'avons là qu'une pétition de principe. Le second cas est celui où le moyen terme est quelque chose d'extérieur à l'essence ; dans ce cas, il « est possible d'avoir l'essence de la chose et son existence ensemble ».

Il faut une autre condition : non seulement que le moyen terme soit extérieur à l'essence mais qu'il soit cause du terme majeur dont il montre alors l'essence et l'existence ou « seulement l'essence si l'existence est connue ».

L'exemple suivant illustre ce cas : le terme majeur est « l'éclipse », le moyen terme est « l'interposition de la Terre entre le Soleil et la Lune », le terme mineur est « la perte de lumière sur la Lune ». L'essence de « l'éclipse », à savoir « la perte de lumière sur la Lune » trouve sa cause ainsi que son existence dans « l'interposition de la Terre entre le Soleil et la Lune ».

Une telle définition ne convient ni aux « substances premières », parce qu'elles n'ont pas de causes extérieures à elles susceptibles de donner leur essence et leur existence, ni aux « choses simples » car de telles choses n'ont pas de cause, ni non plus aux « choses dont l'existence est connue en soi – comme la définition du triangle, celle du cercle ou celle de l'unité – car ces choses n'ont pas non plus de cause qui leur soit extérieure ». Seules les *quaesita* composées (*matâlib murakkaba*) sont concernées par de telles démonstrations.

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 153).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 153).

10. La définition est un énoncé un par essence

La récapitulation des différentes sortes de définitions donnée par Aristote au chapitre 10 fournit à Averroès l'occasion de souligner des traits caractéristiques de la définition : elle est par « essence un discours un », pas à la manière d'un vers ou d'un poème desquels on dit bien qu'ils sont « uns », mais ceci n'advenant que par accident.

Averroès renvoie explicitement au *Peri Hermeneias* (17a13-17) ; dans le paragraphe 18 de son *Commentaire moyen*, on lit ceci :

« [...] tout énoncé est soit un, soit pluriel. S'il est un, soit il est un dans la mesure où le sujet et le prédicat y désignent tous deux une notion une, soit il est un du point de vue de la liaison qui le lie – et ce sont les énoncés dans lesquels il y a plus qu'un sujet et qu'un seul prédicat, par exemple les syllogismes hypothétiques et catégoriques. »

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 93).

La définition est un énoncé un au sens où « Le sujet et le prédicat y désignent une notion une ». C'est un énoncé analytique du type « L'homme est animal rationnel ». Le rappel de ce passage avant l'énumération des trois sortes de définitions est instructif – nous y reviendrons. Après ce rappel, Averroès présente cette énumération.

Les définitions nominales font partie d'un **premier groupe**, elles consistent en un énoncé qui « Explique un nom et se substitue à lui sans indiquer que telle chose existe ou non ».

Le **deuxième groupe** concerne « La définition véritable, qui fait connaître l'essence existante par sa cause ». Cette connaissance présuppose l'antériorité de la connaissance de l'existence, « Car, ce dont on ignore l'existence, *a fortiori*, on en ignore l'essence et la cause ». La définition véritable ne diffère dans ce cas de la « Démonstration que par la disposition des termes et par la substitution d'un énoncé explicatif de la chose définie ».

L'exemple du tonnerre

Suit l'exemple bien connu d'Aristote : si nous avons à répondre à la question « Pourquoi y a-t-il le tonnerre ? », nous répondrons selon la disposition terminologique suivante : « À cause de l'extinction du feu dans les nuages ». La disposition change avec le changement de la question. Si l'on demande maintenant : « Qu'est-ce que le tonnerre ? », on répondra en avançant pour cette réponse ce qui avait été retardé dans l'autre et en substituant le mot « tonnerre » par un mot explicatif du type : « Le tonnerre est un bruit dans les nuages ». Le mot « bruit » est mis pour le mot « tonnerre ». Il s'agit bien là d'une définition qui est loin d'être une définition nominale, alors même qu'elle utilise les acquis de celle-ci.

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 155).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 155).

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis kitâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 156).

La substitution et l'explication se font ainsi en raison d'une essence existante dont on donne la cause. Par ailleurs, sans qu'il y ait un syllogisme de l'essence, il y a bien une démonstration qui manifeste la définition en raison d'une cause extérieure à l'essence. Reste à se demander si la définition est encore dans ce cas « un énoncé un » comme l'exigeait le début de ce passage. Étant révélée par un énoncé pluriel comme le syllogisme, on peut craindre que la définition perde son unité. Averroès ne soulève pas une telle question. Mais il cite, à côté de ces définitions que révèle le syllogisme, les définitions qui sont connues en elles-mêmes, principes des sciences « Pour lesquelles il n'y a pas de syllogisme, ni de dérivation à partir de syllogisme ». Ces définitions sans moyen terme sont véritablement ce qu'on peut appeler « Énoncé un par essence ». Elles sont citées à la suite des autres qui admettent un moyen terme et semblent appartenir au même groupe de « définitions véritables ».

Le **troisième groupe**, conformément à ce que dit Aristote, est constitué de définitions qui sont « conclusions de syllogisme ». L'exemple pris par Averroès est celui qui vient d'être donné sous une autre forme dans le groupe précédent : « Le tonnerre est un bruit dans les nuages ».

Conclusion

Cette classification fait apparaître chez Averroès un effort d'unification, voire de systématisation du propos d'Aristote. En apparence, on a trois sortes de définition. Mais en réalité, il n'y a que les définitions véritables, qu'elles soient révélées par un syllogisme ou qu'elles soient immédiates, sans moyen terme. Les définitions nominales (première sorte) sont au service de la substitution des termes ; elles sont mobilisées dans les définitions véritables, qui ne diffèrent des syllogismes que par la disposition des termes : tantôt on les dispose selon la cause, tantôt selon l'essence. Il y a un cas dans lequel la question de la disposition ne se pose pas : c'est celui des définitions qui ont le statut de principes, des définitions qui sont immédiates, sans moyen terme. Les définitions qui sont des conclusions de syllogisme (troisième sorte) se ramènent aux définitions où se sont effectuées les substitutions de terme. Elles ne sauraient prendre une autonomie quelconque, sinon la contradiction serait manifeste avec le passage qui montre qu'une définition ne s'impose pas à nous comme la conclusion d'un syllogisme, vu que l'une est concédée (la définition) et l'autre est nécessairement déduite (la conclusion d'un syllogisme).

Le commentaire de ces dix chapitres par Averroès suit de près le texte d'Aristote, mais, comme nous avons pu le voir, présente des développements originaux pour ne pas dire paradoxaux : ainsi, la réhabilitation de la méthode de définition par division – dans le cas où le genre est « divisif » jusqu'à une différence atomique – peut surprendre. Elle permet, aux yeux d'Averroès, de faire ressortir les cas où démonstration et définition ont « un air de famille ». Certes, la définition ne se réduira jamais à une démonstration ; le caractère concédé de l'une et le caractère nécessaire de l'autre, l'orientation vers l'essence d'un côté et l'orientation vers l'existence de l'autre, en feront toujours des procédés de connaissance hétérogènes, et nous n'aurons jamais un syllogisme de la substance première.

Mais l'hétérogénéité n'interdit pas que, dans certains cas, la définition puisse se tramer dans une démonstration. Alors qu'Aristote insiste pour indiquer le caractère simplement verbal du syllogisme logique (93a15) qui permet de reformuler une définition par une nouvelle disposition des termes, faisant apparaître comme artificiel, sinon factice, un tel syllogisme, il semble qu'Averroès nous ait donné le moyen de penser l'artifice également du côté de la définition : si celle-ci est « Un énoncé un par essence », l'énoncé pluriel – le syllogisme logique – qui permet de la manifester, rompt cette unité et fait retentir sur la définition l'artifice de sa construction.

Référence bibliographique

Averroès (1982). *Talkhis ki-tâb al burhân (Commentaire moyen sur les 'Seconds Analytiques')*, texte établi par M. Kacem, C. Butterworth et A. Haridi. Le Caire : The General Egyptian Book (p. 156).